

Rolf Lappert

PAMPA BLUES

Traduit de l'allemand
par Génia Catala

LA JOIE DE LIRE
ENCORRAGE

Dans huit ans, Karl aura quatre-vingt-dix ans, et moi vingt-cinq, et je serai peut-être encore ici. Avec lui. Je ne veux même pas y penser. La réalité me suffit amplement.

Karl se tient devant moi nu comme un ver. Sur ses épaules osseuses, la mousse forme comme une couche de neige. Il frissonne, bien qu'il fasse chaud dans la salle de bain. Le miroir est couvert de buée et un nuage de condensation flotte sous le plafond. Je lui sèche le dos parce qu'il ne peut plus le faire lui-même. On remplirait des livres entiers avec tout ce que Karl ne peut plus faire lui-même. Il chancelle et tend les bras vers le mur. Dans 65 ans, je serai aussi vieux que lui aujourd'hui.

— Tiens, tes baloches, tu peux te les frotter toi-même, dis-je en lui passant la serviette.

— Baloches, c'est pas mal, marmonne Karl en gloussant.

Parfois, il comprend tout, même les mots crus. Dans ces moments-là, sa tête est comme une vieille radio dont les tubes poussiéreux se rallument et réceptionnent à nouveau. Mais en général son cerveau suffit à peine pour les phrases les plus simples, et les mauvais jours, juste pour des mots comme manger, dormir ou gâteau. Ça va de mal en pis. Le jour où sa tête cessera de fonctionner, on ne pourra plus du tout se parler. Je ne sais pas si ça va me manquer.

J'ai commencé mon apprentissage de jardinier chez lui à quinze ans. Ma mère trouvait que c'était une bonne idée ; c'était plutôt un expédient, la façon la plus simple de se débarrasser de moi après la mort de mon père. En fait Karl n'aurait plus dû former d'apprenti. Son cerveau fonctionnait encore, mais il était vieux, il avait les genoux cassés et ne travaillait plus dans le jardin que pour son plaisir. Ma mère a pu s'arranger avec les autorités locales. Je crois qu'avec tous les abandons scolaires et les jeunes chômeurs de la région, les fonctionnaires n'en ont rien à branler de ce que je fais ici. L'important, c'est que je sois cadré, que je ne traîne pas dans les rues et que je ne me drogue pas.

Karl m'a appris à planter les bulbes, tailler les rosiers et transplanter les jeunes pousses. Grâce à lui, je sais comment faire un bon compost et comment se débarrasser des pucerons. Je peux distinguer un œillet de poète d'un œillet d'Inde et je me débrouille aussi bien avec une bêche qu'avec un sarcloir. Ce que je n'ai pas appris ici c'est comment fonctionne le monde, là-bas à l'extérieur, et comment ça fait de toucher une fille nue.

Pendant un an, ma mère m'a conduit tous les jeudis en ville à l'école professionnelle, une heure aller, une heure retour. Elle est chanteuse. Durant cette période, elle s'est produite avec des orchestres de danse de la région à des fêtes, des soirées d'entreprises ou des mariages.

En réalité, ma mère est chanteuse de jazz. Elle fait des tournées avec un quartet dans les clubs et les pubs d'Europe.

Piano, saxophone, basse, batterie et elle. Sur les photos de presse, elle porte une longue robe et des gants noirs jusqu'aux coudes. Ses quatre musiciens sont en smokings et nœuds papillon, et tous sourient. Sous la photo, on lit en grandes lettres rondes : BETTY WHITE & THE EMERALD JAZZ BAND.

Le nom de jeune fille de ma mère est Passlack, Bettina Passlack. Elle trouvait que ça faisait trop penser à un petit bled, genre Neuropin, et pas assez à New York. Elle n'a jamais utilisé le nom de mon père, Schilling. Son passeport dit : Bettina Schilling Passlack, mais dans le monde de la musique on ne la connaît que sous son nom d'artiste. Elle tourne beaucoup, voyage à travers toute l'Europe, de Palerme à Helsinki, d'Alicante à Varsovie. Mais ça n'a pas suffi pour faire une grande carrière. Je ne sais pas pourquoi. Elle manque peut-être d'ambition, ou de la combativité nécessaire. Ou il lui faudrait un meilleur manager. Ou alors sa voix est trop banale. Et puis le jazz... Qui écoute encore ça, de toute façon ?

Après le bain, j'aide Karl à s'habiller. Ensuite je prépare le déjeuner. Karl met la table. Mme Wernicke, l'infirmière qui vient le voir une fois par semaine, m'a dit de lui donner de petites tâches pour faire travailler son cerveau. Comme mettre la table trois fois par jour. Elle prétend que c'est une gymnastique mentale, mais dans son cas ça ne semble pas très efficace. Il oublie presque toujours quelque chose, une cuillère, une tasse, les serviettes. Souvent, il met deux

fourchettes et pas de couteau, ou il prend les tasses à café au lieu des verres. Parfois, il reste devant la table vide sans se souvenir de ce qu'il doit faire. Alors je sors la vaisselle et les couverts moi-même et lui montre chaque chose. Les mauvais jours, quand je le vois tourner cinq minutes une cuillère dans ses mains, je l'assieds sur une chaise et le laisse faire ses découpages. Ça, il ne le désapprend jamais.

Aujourd'hui, la journée semble bonne. Les couteaux et les fourchettes sont du mauvais côté mais, à part les sous-verres et les serviettes, Karl n'a rien oublié. Il porte des chaussettes noires, un large pantalon gris et une chemise blanche. S'il était rasé, il aurait l'air très convenable. Je prends les serviettes dans le tiroir, j'en enfle une dans le col de sa chemise et lui remonte les manches.

— Merci, dit Karl.

En moyenne, il me remercie dix mille fois par jour – que je l'aide à enfiler ses pantoufles, que j'étale du beurre sur du pain ou que je nettoie ses lunettes.

— Bon appétit, lui dis-je.

— Merci.

La boîte à biscuits, posée par terre à côté de lui, est pleine de bouts de papier dans d'innombrables tons de bleu, grands comme l'ongle du pouce.

Quand je me réveille de mauvaise humeur, ou que le soir, irrité par ma journée, je ne veux plus entendre les gargouillements et les chuintements que fait Karl en mangeant, j'allume la radio près de l'évier. Mais à midi il n'y

a que de la merde sur toutes les stations, je laisse tomber.

— Rétrospective hebdomadaire, dit soudain Karl.

— Quoi ?

Parfois il utilise des mots que je n'ai jamais entendus dans sa bouche. J'en reste toujours baba. Ça me rappelle le temps où il me racontait des histoires, quand son cerveau n'était pas encore une éponge en lambeaux.

— C'est Selma qui dit ces choses. Rétrospective hebdomadaire.

Karl peut mettre un chapeau et me demander trois secondes plus tard où il est. Mais de temps en temps quelques fils se connectent dans sa tête et un souvenir, enfoui depuis des années, jaillit brusquement.

— Mais Karl ! On est dans le trou du cul du monde, ici, pas à la cour d'Angleterre ! dis-je un poil trop brusquement.

Moi aussi, j'ai mes mauvais jours. Aujourd'hui, par exemple. Ce matin Karl avait de la colle dans les cheveux, au petit-déjeuner il a laissé couler du jaune d'œuf sur son pantalon de pyjama fraîchement lavé, puis, se comportant comme un bébé, il a refusé d'entrer dans la baignoire quand j'ai voulu lui donner son bain.

— Moi j'aime bien ça, dit Karl.

L'ironie et le cynisme n'ont aucune prise sur lui. C'est seulement quand je crie qu'il sursaute et me regarde, abasourdi. Je le regrette chaque fois terriblement, je lui demande pardon et je lui pèle une pomme ou une mandarine.

— Ça va, je me suis calmé, dis-je.

Je ne connais ma grand-mère que par les photos. Elle a quitté Karl avant ma naissance. Pourquoi pense-t-il justement à elle aujourd'hui, ça me dépasse. L'expression « rétrospective hebdomadaire », il ne l'a sûrement pas inventée. Notre déjeuner se compose de viande pannée d'hier, de chou d'avant-hier, de riz de mardi et de gâteau marbré de la semaine dernière. Rétrospective hebdomadaire s'applique parfaitement à ce repas.

— N'oublie pas tes pilules, dis-je en lui tendant la soucoupe.

— Merci.

Lentement, l'une après l'autre, Karl les dépose sur sa langue et les avale avec une gorgée d'eau.

Je me demande parfois comment ce serait s'il mourait, et très rarement je voudrais le trouver mort le matin dans son lit. Si ma grand-mère était encore là, c'est elle qui l'aurait sur le dos. Les gens qui prétendent qu'on peut organiser sa vie ne savent pas ce qu'ils disent. Et ils n'ont sûrement pas un grand-père sénile sur les bras.

En début d'après-midi je sors le touk-touk de la grange. Il y a trois ans, la télé avait passé un programme sur l'Indonésie où l'on voyait des centaines de touk-touks dans les rues. Horst, un paysan du coin, m'a filé un vélomoteur cassé. En échange, j'ai réparé sa machine à traire. Je suis assez bon en mécanique, j'ai appris ça dans le garage de Maslow et dans les manuels. Trois semaines plus tard, je faisais un tour d'essai avec mon touk-touk. La peinture et la décoration sont venues bien après. Je continue d'ailleurs à coller toutes

sortes de trucs sur les côtés et le toit de la cabine : des pièces de monnaie, des bouts de verre polis par l'eau et le vent, des jouets en plastique tirés des paquets de céréales, des clés qui ne servent plus, des coquillages, une pièce de jeu d'échecs, des enjoliveurs, le crâne blanchi d'une souris. Parfois Maslow me donne quelque chose, ou bien Horst, Willy ou Otto. Ça peut être le plastique rouge d'un feu arrière auquel ne correspond plus de véhicule, un bouchon de mousseux, un bouton de manchette, une médaille de chien. Anna me fait parfois cadeau d'une broche en strass bon marché ou d'une pince à cheveux cassée qui brille au soleil. Chaque semaine, il m'arrive quelque chose de nouveau.

Je gare le touk-touk à l'ombre et retourne à l'intérieur. Karl, assis sur un tabouret de la cuisine, contemple ses chaussures. Ses mains posées sur ses genoux sont ridées, tachées et traversées de veines bleues. J'ai vu des photos de lui jeune qui montrent un type costaud, tranquille, aux cheveux noirs et aux yeux clairs où ne se lit aucun doute, aucune perplexité. Les photos sont dans une boîte au fond de l'armoire de Karl, et j'ai du mal à croire qu'il s'agit de cet homme assis devant moi, qui ne sait plus comment attacher ses lacets.

J'essaie de ne pas y penser, mais c'est ce qui me fait le plus peur : que je sois un jour ce mec-là, assis sur ce putain de tabouret, qui n'arrive plus à se souvenir de sa vie. Parce que je n'en aurais pas eue.

— C'est très facile, regarde, dis-je en m'accroupissant devant lui.

J'attache sa chaussure gauche.

— Merci, dit-il.

— L'autre, c'est toi qui le fais.

Karl hésite, puis prend les lacets dans ses doigts, les croise au petit bonheur et ne se souvient plus comment continuer.

— Et maintenant ?

— Tu passes l'un sous l'autre.

Karl fait quelques gestes au ralenti, sans aucun sens, en gémissant comme si c'était une tâche écrasante.

— Laisse.

Avant qu'il ne s'empêtre définitivement, je lui prends les lacets des mains et les noue.

— Merci.

Je lui mets le casque sur la tête, attache la courroie sous son menton et prends sa boîte. Mon grand-père me remercie encore pour ça.

Dans la grange il y a un vieux bus VW. Ou plutôt une carrosserie à demi-rouillée sous une bâche. Les sièges sont adossés au mur, recouverts de sacs d'engrais vides qui les protègent à peine de la poussière que le vent souffle entre les planches. Le moteur est couché dans une caisse en bois, comme dans un cercueil. De temps en temps Maslow dégotte une pièce de rechange, parfois il ne trouve rien pendant des mois. Si ça continue à ce rythme, j'aurai trente ans quand le bus sera remonté.

Karl aurait quatre-vingt-quinze ans. A le voir dans la lumière de midi, avec son casque et son regard tranquille qui

porte au loin, comme un vieil astronaute, je crois volontiers qu'il pourrait vivre jusqu'à cent ans.

Je l'aide à monter dans la cabine du touk-touk et cale la boîte entre ses jambes.

— Où allons-nous ?

Ça fait déjà vingt fois qu'il me l'a demandé aujourd'hui.

— Chez Anna.

Il sourit comme à une excellente nouvelle. Je m'assieds sur le vélomoteur et enfonce la pédale. Le moteur démarre du premier coup. Je ne sais pas si je vauz grand-chose comme aide-soignant, mais comme mécanicien, je ne suis pas mal.

Je m'arrête devant le magasin et aide Karl à sortir. Il est encore plus maladroit que d'habitude parce qu'il tient sa boîte. Je la prends et lui saisis le bras pour qu'il ne tombe pas. C'est arrivé il y a un an, alors que je regardais ailleurs un instant. Il a eu une entorse à la main droite et n'a pu se laver les dents pendant un mois. Pour un vieil homme, il a des dents étonnamment bonnes. J'aimerais bien que son cerveau soit dans le même état. C'est alors que Maslow m'a vendu la brosse à dents électrique restée des années sur l'étagère. Avec le rabais spécial pour les employés, sinon je n'aurais pas pu me le permettre.

Karl a eu peur du bourdonnement de l'appareil et a refusé d'ouvrir la bouche. J'ai tout fait pour le persuader, en vain. J'ai fini par lui hurler d'arrêter de faire le bébé. Alors il a fermé les yeux et ouvert la bouche. Mais la vibration l'a tellement épouvanté qu'il en est resté pétrifié, il ressemblait à un fou, à un épileptique, l'écume lui sortait de la bouche. Le lendemain j'ai recommencé, et il s'est de nouveau comporté comme si j'allais le tuer. Ça a duré deux semaines. Puis il y a eu cette pub, à la télé, où une femme se brossait les dents avec une brosse électrique, et depuis il trouve ça normal. Quand le truc a vibré pour la première fois dans sa main il a sursauté, puis il a ri et,

complètement fasciné, a regardé le dentifrice voler dans tous les sens.

L'épicerie de Wingroden est aussi un salon de coiffure et un bureau de poste. Dans la vitrine poussiéreuse on peut voir un parc d'attractions en modèle réduit, avec ses stands, ses petits trains, la grande roue, et un lac peint jonché de petits bateaux à rames et d'insectes morts. Sur la vitre, on lit en lettres jaunes partiellement décollées : ALIMENTATION MASLOW et BUREAU DE POSTE. Une affiche écrite à la main est collée sur la porte : COUPE SUR DEMANDE.

On trouve ici des conserves, des soupes en boîtes, des cartes de vœux, des bougies, des clous, des crayons, des pelles et mille autres choses dont les gens d'ici peuvent avoir besoin. On y trouve aussi des choses inutiles, comme des appareils photo jetables ou ces oreillers gonflables qu'on utilise dans les avions. Personne dans le village ne voyage jamais.

La cloche au-dessus de la porte tinte doucement quand on entre. Chaque fois Karl lève la tête et sourit de surprise comme s'il ne l'avait jamais entendue auparavant.

— Merci, dit-il, sans que je sache jamais s'il me remercie d'avoir ouvert la porte ou s'il remercie la cloche de tinter.

— J'arrive tout de suite ! crie Anna depuis la réserve, derrière le comptoir. Personne ne sait l'âge d'Anna. Je pense qu'elle a dans les trente-cinq ans, mais Maslow dit que c'est plus. Alphonse et les autres fermiers la considèrent comme une petite jeune, mais c'est vrai que, pour eux, tous les gens de moins de cinquante ans sont des enfants. Pour Jojo, l'âge

d'Anna n'a pas d'importance. Il dit qu'il l'aimerait même si elle avait quatre-vingts ans. Bien sûr, c'est absurde. Cela dit, on ne sait jamais avec Jojo.

Karl montre le bocal avec les morceaux de nougat et me regarde. Il ne sait pas mettre la table correctement, il lui arrive de ne plus savoir son nom, mais du morceau de nougat qu'il reçoit chaque fois qu'il va chez le coiffeur, il s'en souvient comme un éléphant. Parfois je le soupçonne de faire semblant d'oublier les choses. Mais quand je le trouve nu et grelottant, le matin dans sa chambre, parce qu'il a enlevé son pyjama et ne se rappelle plus où sont rangés ses vêtements ; ou en pleurs sur la véranda, parce que la porte est coincée et qu'il pense que je l'ai enfermé dehors, je sais qu'il ne joue pas la comédie. Il a horreur que je doive lui montrer pour la millième fois où se trouvent ses sous-vêtements, ses chaussettes, ses pantalons et ses chemises. Et quand je le trouve dans la véranda, il me regarde chaque fois d'un air rayonnant, comme si je lui pardonnais toutes ses erreurs et ses conneries quotidiennes, et que je voulais bien le reprendre.

Dans ces moments-là, je ne sais pas ce que je ressens vraiment pour lui. D'un côté, c'est mon grand-père, et à peu de choses près mon unique parent. Je devrais donc l'aimer et être content qu'il existe. De l'autre, c'est à cause de lui que je suis coincé dans ce bled et que je suis devenu cuisinier, chauffeur, garde-malade et surtout une putain de bonne à tout faire. Je mentirais si je disais que je l'aime, mais pour

vraiment le haïr, je ne l'ai sans doute pas eu assez longtemps sur les bras. C'est plutôt de la pitié que je ressens. De la pitié et un reste d'affection pour un vieil homme fragile, le père de mon père.

Dans un coin, un petit frigo bourdonne doucement. Une affiche met en garde contre la rage. Sur un des murs, une étagère en bois est divisée en vingt carrés, vingt petites boîtes aux lettres, parce que la poste n'est plus distribuée ici depuis des années. Au-dessus de chaque casier il y a une étiquette : KURT, WILLY, ALPHONSE/HORST, OTTO, ANNA/GEORGY JOJO, KARL/BEN. Les treize autres boîtes aux lettres sont vides, sur l'une d'elle il y a toujours HERMANN, qui est mort depuis cinq ans. Lorsque j'étais enfant, il y avait un propriétaire pour chaque boîte, ou presque. Dix-huit boîtes, vingt-cinq habitants. A cette époque Otto était encore marié, et il y avait le propriétaire de la gravière et sa famille. Depuis, la gravière abandonnée est un lac autour duquel subsistent des tapis roulants rouillés et une cabane en bois effondrée. L'été, quand je n'en peux plus de chaleur et d'ennui, je vais y nager. Il y a une pelle mécanique au fond du lac. Avec ses bords dentelés elle fait penser à la gueule d'un monstre.

Enfant, je passais la plus grande partie des vacances chez mon grand-père. Au printemps, en été, en automne. A l'époque, l'exploitation tournait encore et, pour un petit gosse de la ville, c'était un gigantesque terrain de jeux et d'aventures. Il y avait un hangar en bois plein de machines et d'outils, un puits rempli d'eau et recouvert de planches

où l'on pouvait plonger jusqu'en Australie, et une serre qui devenait un avion crashé, un repaire de pirates ou la prison d'une forteresse. Et il y avait grand-père qui, selon les besoins, était un soldat ennemi, un monstre de la jungle ou le shérif de Nottingham.

A cette époque, ma grand-mère Selma était déjà partie et, d'avril à octobre, Henriette, la sœur de Karl, aidait dans le jardin et la maison. Les mois d'hiver, elle habitait chez Kurt, à la ferme, elle cuisinait pour lui et lavait ses vêtements. Henriette me gâtait comme un petit prince. Elle me faisait des crêpes le matin. Elle m'a aussi cousu un chapeau de Robin des bois en feutre vert et fabriqué un casque d'astronaute avec des cartons de lessive vides. Elle était grande et ronde comme l'arbre à côté du hangar, d'où je pouvais observer avec les jumelles de Karl aussi loin que le Kirghizistan et l'Océan indien. Elle est morte d'une péritonite, il y a longtemps, mais elle me manque toujours.

Anna sort de la réserve et pose un carton sur le comptoir. Malgré son air toujours fatigué et un peu triste, elle est très belle. Il y a quelques années j'étais amoureux d'elle, comme peut l'être un petit garçon d'une femme plus âgée, mais ça m'a passé maintenant. Je suis un peu nerveux chaque fois que je la vois dans son tablier bleu clair, mais je ne bégaie plus et ne transpire plus non plus. Je laisse ça à Jojo qui vit dans un autre monde, dans un film où Anna est sa femme, et non celle de Georgy, le Russe fou.

Parfois je me demande pourquoi Anna ne s'en va pas.

Elle est la seule femme dans ce trou misérable et mériterait mieux que ce magasin miteux et ce pauvre Georgy qui passe ses journées à boire et à se mutiler avec un couteau. Maslow affirme que le sens du mariage est de rester ensemble, même s'il y a des problèmes. Mais il n'a jamais été marié, qu'est-ce qu'il peut bien savoir du mariage ?

— Bonjour vous deux.

Anna prend un morceau de nougat dans le bocal et le tend à Karl.

— Merci.

Karl le tourne dans ses mains avec dévotion, puis ferme les yeux, tend les lèvres et commence lentement à le grignoter par un bout. Il me fait penser à un petit rongeur extasié, et il a l'air si bête que je détourne chaque fois les yeux.

Anna tire le rideau qui sépare le coin coiffure du magasin et se lave les mains. Karl s'assied sur la chaise. Je lui enlève le casque que j'ai oublié de lui retirer en sortant du touk-touk.

— Et comment va ta jambe, Karl ? demande Anna pendant qu'elle arrange un col en papier autour de son cou.

— Oui, dit Karl.

Quand il suce son nougat, son cerveau doit s'éteindre complètement.

— Ça va, dis-je à sa place.

Anna pouffe de rire. Elle enveloppe Karl dans une blouse aux motifs colorés qu'elle attache derrière son cou. Elle me regarde, comme si elle attendait encore quelque chose.

— La jambe, ça va.

Elle sourit, puis elle fait un mouvement saccadé de la main, comme pour chasser un insecte agaçant.

— Ah oui. La jambe, ça va. Je comprends.

Je lui souris en retour, mais elle s'est déjà tournée pour prendre le peigne et les ciseaux sur une étagère. Je vais m'asseoir près de la fenêtre et fais semblant de me plonger dans un magazine. Anna raconte une histoire à Karl, quelque chose qu'elle a lu dans le journal qui nous arrive ici avec deux jours de retard. Elle sait que Karl ne comprend rien, mais elle lui parle quand même, tranquillement, presque tendrement, et beaucoup trop bas pour ses vieilles oreilles. Karl se tient droit comme une statue. Il a mis le reste de nougat dans sa bouche et fait de temps en temps un bruit de gorge grave et bourdonnant.

Hermann Luder, le propriétaire de la gravière, avait une femme nommée Ilse, et une fille, Jette, maigrichonne et un peu vulgaire, qui avait un an de moins que moi. Comme on était les seuls enfants dans le coin, on passait beaucoup de temps ensemble pendant les vacances. On jouait dans la pépinière, parce qu'on n'avait pas le droit de jouer près de la gravière. J'expliquais à Jette comment se connecter à l'autre bout du monde, lui montrais l'arbre d'observation et l'épave de l'avion, mais elle n'aimait pas se salir et trouvait idiot de rester dans un baril vide en prétendant que des cannibales la faisaient cuire. Ce qu'elle préférait, c'était jouer à l'hôtesse de l'air qui avait survécu à l'accident d'avion dans la jungle,

et qui prenait soin du pilote blessé. Le pilote blessé, c'était moi bien sûr. Elle me bandait la tête, le bras ou la jambe, et voulait que je gémisses de douleur pour pouvoir me consoler. Elle avait vu ça dans des films. Je n'aimais pas rester par terre, et qu'elle me remonte une manche ou une jambe de pantalon, et je n'aimais pas non plus qu'elle m'essuie le front avec son mouchoir. A cette époque, je n'imaginai pas que je n'embrasserais aucune fille pendant toutes les années qui suivraient. Sinon j'aurais tenté le coup avec elle. Malgré ses lèvres minces et craquelées, et le fait qu'elle m'énervait.

Parfois je rêve d'elle. C'est toujours le même rêve. Notre avion s'est écrasé dans la jungle, comme dans nos jeux. Je suis étendu sur le sol et Jette me tamponne le front avec son mouchoir. Soudain un serpent se dresse derrière elle. Je veux l'avertir, mais aucun son ne sort de ma gorge, et le serpent s'enroule autour de son cou. Je n'arrive pas à bouger mes bras pour l'aider. Ses yeux deviennent de plus en plus gros, et sa bouche ouverte est maintenant une caverne, un puits noir dans lequel je tombe. Je me sens chuter et, juste avant que je ne m'écrase au fond, je me réveille.

Dans le magazine, rien d'intéressant. Des gens célèbres qui se marient, divorcent, se remarient, redivorcent. Ou une célébrité qui fait les quatre cents coups, conduit en état d'ivresse ou jette la télé par la fenêtre de son hôtel. Je lis un journal de temps en temps, deux fois par mois. Ça me suffit. Il se passe toujours les mêmes choses. On n'a pas besoin d'être constamment au courant à Wingroden, le

monde continue à tourner sans nous. De toute façon il y a la télé. Si une météorite s'écrase quelque part ou qu'une guerre éclate, ça nous arrive tout chaud trois minutes plus tard dans le poste. Karl a une télé qui existait déjà quand j'avais cinq ans. Elle est noire, énorme, et on doit s'asseoir tout près pour distinguer l'image. Quand il y a de l'orage, ou de la neige sur l'antenne, elle disjoncte complètement et aucun des trois programmes ne fonctionne. J'ai peur qu'elle ne rende définitivement l'âme avant que ma mère n'apporte le nouvel appareil qu'elle m'a promis d'acheter il y a déjà deux ans.

J'entends Georgy au moment où Anna pose le peigne et les ciseaux sur le plateau du miroir. Je devrais m'y être habitué depuis le temps, mais ce hurlement m'angoisse toujours. Même Karl, qui aurait besoin d'un appareil auditif, me fixe de son regard de fin du monde. Quand une ampoule s'éteint avec un bang, que le vent fait claquer une fenêtre ou que la foudre tombe dans un champ tout près de la maison, il me regarde toujours comme ça, comme s'il attendait que je fasse quelque chose, que je remplace l'ampoule, ferme la fenêtre, ou éteigne l'orage.

— Je regrette, dit Anna.

Elle sort dans la rue où Georgy avance à pas vacillants en agitant les bras. Il répète toujours les deux mêmes phrases.

Anna, qui parle russe, m'a dit un jour qu'elles signifiaient « Fuyez ! » et « Planquez-vous ! » Georgy a fait la guerre en Tchétchénie, et depuis il n'a plus sa tête. Dans le village,

tout le monde se demande comment Anna arrive à le supporter.

— Elle revient bientôt, dis-je en souriant à Karl, pour qu'il quitte son air de bœuf assommé.

Il hoche la tête et continue à suçoter le reste du nougat en se regardant dans le miroir.

Anna et Georgy se sont rencontrés il y a huit ans à Hambourg, où elle travaillait comme infirmière. En fait, son premier métier était coiffeuse, mais un jour elle en a eu marre et a suivi une formation d'infirmière, d'abord dans des maisons de retraite, puis à la Clinique du Bon Secours. Georgy, après s'est tiré de Russie en passant par la Lettonie et la mer Baltique, a atterri à Hambourg. Il travaillait dans le port, au noir bien sûr, quand il s'est cassé la main. Comme il était clandestin, il ne voulait pas aller à l'hôpital, mais ses collègues l'y ont tout de même conduit. Une fois sa main guérie, il aurait dû quitter le pays. Il a épousé Anna pour pouvoir rester. Elle m'a raconté qu'il avait vécu des choses épouvantables pendant la guerre et qu'il s'était mis à boire à cause de ça. Au début, ça n'allait pas trop mal, ils étaient même assez heureux. Mais la mémoire est étrange : certains oublient les mauvaises expériences avec le temps, et d'autres s'en souviennent de plus en plus.

Je regarde par la fenêtre. Anna tente de calmer Georgy, elle lui prend le bras, lui murmure quelque chose. Pendant un instant il la regarde, muet, puis il se dégage et repart en titubant. Peu après, il se remet à hurler ses deux phrases. Il

est si absent qu'il ne voit pas que la route est vide autour d'eux. Elle le suit, impuissante, sachant qu'elle ne peut pas l'aider, et bientôt tous deux disparaissent de mon champ de vision.

Je me retourne. Karl suçote toujours son bout de nougat qui a fondu et fait à peine un renflement sur sa joue. Ça ne vaut pas la peine d'attendre qu'Anna revienne pour finir sa coupe de cheveux et le raser. C'est déjà arrivé. On l'a attendue pendant une heure, et quand elle est revenue, elle tremblait si fort qu'elle lui a entaillé la joue avec le rasoir.

— Allez, Karl, on y va.

Je lui enlève sa blouse et la pends au crochet. J'éteins la lumière au-dessus du miroir et ferme la porte de la boutique derrière nous. Ici, on n'a pas besoin de verrouiller. Pas un chat ne viendrait à Wingroden, pas même un cambrioleur.

3

Je range le touk-touk à l'ombre de la dépanneuse de Maslow et aide Karl à sortir. Quand il est d'aplomb sur ses jambes, je lui tends sa boîte. Il me remercie et nous traversons la cour goudronnée. Il avance à petits pas maladroits, en souriant. Il ne semble pas avoir conscience de cet environnement minable. Il presse la boîte sur sa poitrine et sourit comme si nous nous dirigeons vers un grand hôtel dans une ville magnifique, et non vers cette station-service déglinguée aux confins de la civilisation.

Plus les années passent, plus tout ça me déprime : les lettres bleues délavées, à peine lisibles sur le plâtre clair, GARAGE MASLOW ; les banderoles de plastique multicolore suspendues entre le toit et le réverbère solitaire ; les panneaux cabossés en fer-blanc qui font de la pub pour de l'huile de moteur ou des pneus ; le break Volvo blanc, de 92, garé à côté de la pompe à essence ; l'atelier, le hangar et le mobile-home de Jojo qui ressemble à un scarabée géant avec sa carlingue argentée ; et la vitrine, près de la porte, où pend une carte si décolorée par le soleil qu'on n'y reconnaît plus rien.

S'il y avait un chien, il serait couché près de la pompe, à attendre les clients. Mais il n'y a pas de chien. Socrate est mort depuis quatre ans et Maslow n'en veut plus d'autre. Des clients, il n'y en a pas non plus. Depuis que la nationale a été

ouverte, plus personne ne passe ici. Il faut vraiment se perdre dans les grandes largeurs pour atterrir à Wingroden.

Je tiens la porte pour Karl et le suis dans ce qui est à la fois un snack-bar, un kiosque et une vidéothèque. Les murs sont couverts d'affiches pour des boissons, des cigarettes, des films. Sur une étagère on voit des sachets de chips, des barres chocolatées, des magazines, sur une autre, des essuie-glaces, des grattoirs à déneiger, des sapins odorants sous plastique. Quand la date de péremption est échue, c'est Jojo, Karl et moi qui recevons la nourriture. Mais les crackers au fromage et les ours en gélatine, il y a longtemps que je ne peux plus les voir, et Jojo ne mange que ce qu'il trouve sain, donc rien qui vienne de cet endroit. Alors c'est Karl qui se bourre de tout, à croire que je ne lui donne rien à manger. Ça le rend malade à chaque fois, et il se plaint, mais ça m'est égal – ça veut dire que je n'ai rien à cuisiner ce soir-là.

Dans un coin se trouve un modèle réduit de champ de course. C'est Maslow qui l'a bricolé il y a six ans, quand il avait le projet d'en construire un vrai dans le pré à côté de l'ancien arrêt de bus. Maslow a constamment de nouvelles idées. Chaque fois, il ne parle plus que de ça, dessine des plans et construit des modèles réduits. Le hic, c'est que ses projets ne se réalisent jamais, soit que ses partenaires douteux se retirent à la dernière minute ou que les banques coupent les crédits, soit qu'il ait trouvé une meilleure idée pour sortir Wingroden de sa médiocrité.

Sur le comptoir, entre le distributeur de boissons et la

caisse enregistreuse, un support de cartes postales propose trois sujets : une vue aérienne de Wingroden, une photo du bistro du village, et une autre du chêne dans le champ de Willy. Maslow les a fait imprimer avec un texte au dos : *Wingroden, un lieu paradisiaque où s'évader – Wingroden, l'Auberge du Cheval Blanc où les étrangers deviennent des amis – Le chêne de Wingroden, 200 ans d'enracinement dans la région*. Les cartes postales sont jaunies ; même à trente centimes, elles se vendent encore moins bien que les t-shirts à cinq euros avec l'impression J'ÉTAIS À WINGRODEN ET J'Y REVIENS ! Il y a aussi quelques cartons de verres et de cendriers avec un texte gravé : *Wingroden la ville des souffleurs de verre – une tradition vivante*. Un miracle que Maslow n'ait pas fait fabriquer des casquettes de baseball avec l'inscription *Wingroden – un centre dynamique au cœur de l'Europe*.

Assis derrière le comptoir dans un fauteuil usé, Jojo regarde pour la millième fois *Quand Harry rencontre Sally*, *Sur la route de Madison*, *Out of Africa* ou l'un des innombrables films d'amour de sa collection. Il porte des écouteurs et il est tellement pris par l'action qu'il ne nous a pas remarqués. On pourrait vider le magasin sans que Jojo s'en aperçoive. Il resterait tranquillement assis à remuer les lèvres en phase avec les acteurs dont il connaît les répliques par cœur.

Je fais le tour du comptoir. Il sursaute, se redresse et enlève ses écouteurs.

— Bonjour, dis-je avec un maigre sourire, encore sous le coup de la scène avec Georgy.

— Salut, Ben.

Jojo répond par un sourire guère plus convaincant que le mien. Même debout, il a une demi-tête de moins que moi. Officiellement, Jojo travaille, mais il passe ses journées à regarder des films. Des films d'amour. Plus ils sont tristes, mieux c'est. Il est pourtant suffisamment triste comme ça. Il aime Anna, qui est mariée à Georgy. Il les regarde sans doute pour se convaincre qu'il y a d'autres histoires d'amour tragiques. Il n'en est pas plus heureux, mais je pense que ça l'empêche de faire une chose vraiment stupide.

— *Docteur Jivago*, dit Jojo, les yeux perdus.

Arrêt sur image à l'écran : un train avec une locomotive à vapeur dans un paysage enneigé.

Je hoche la tête. Je ne sais pas ce qui se passe dans ce film, mais je ne referai pas l'erreur de le lui demander, comme ce jour où il m'a raconté l'histoire de *Casablanca* pendant une heure.

Il y a une cruche et un verre sur une caisse près du fauteuil. À côté, un appareil un peu plus grand qu'un savon, avec des picots en caoutchouc, un câble et une boucle dans laquelle on glisse la main. Jojo se masse tous les jours le cuir chevelu avec ça pendant des heures. La cruche contient la potion magique qui fait pousser ses cheveux plus vite. Ils ont environ deux millimètres de long. Quand ils en auront quatre, il ira chez Anna se les faire raser. La cruche est presque vide. Dans les étales, j'ai vu des liquides d'une couleur plus appétissante que sa potion, mais il jure que ça fait de l'effet.

— Les pièces détachées sont arrivées ?

J'attends depuis une semaine une courroie de démarreur, un alternateur et un ventilateur pour le tracteur d'Otto.

— Oui, ce matin. Tout est à côté.

Jojo prend un paquet de chips derrière le comptoir et le tend à Karl.

— Pour toi, Karl. La date de péremption était hier.

Karl s'illumine et pose le sachet sur sa boîte.

— Merci.

Jojo hoche la tête.

— Bon alors...

— O. K., dis-je. A plus.

Jojo hoche encore la tête, se cale confortablement dans son fauteuil, remet son casque et appuie sur la télécommande.

J'ouvre la porte en métal et fais entrer Karl. L'atelier a la taille d'une salle de gym. Au milieu, il y a une fosse qui permet de travailler sous les véhicules, et à côté une plateforme élévatrice, un fer à souder et une machine pour sortir les pneus des jantes. Le long d'un mur, des établis, des étagères avec des pièces de rechange et des tonneaux de métal remplis de ferraille. Le sol est plein de taches et ça sent l'huile. Quatre longs néons pendent au plafond.

J'installe Karl sur le canapé à côté du bureau, enlève son casque et lui donne un des magazines empilés sur la table. Il dit merci et commence à chercher les pages en couleurs. La boîte est déjà à moitié pleine de fragments qu'il a découpés aujourd'hui, tous dans des nuances de bleu.

Dans un coin, deux parois de verre, avec une porte, délimitent le bureau de Maslow qui ne contient qu'une table, une chaise et une commode. Sur le bureau il y a une vieille machine à écrire, un ordinateur et un téléphone, et sur la commode, quelques dossiers et une machine à café. Maslow n'est pas là, mais je vois les pièces de rechange sur l'établi. J'attrape ce dont j'ai besoin et me mets au travail.

Tout ce que je sais sur les moteurs, les transmissions, les systèmes d'échappement et le reste, je l'ai appris de Piotr qui travaillait ici jusqu'à l'année dernière. Le jardinage, les œillets, les roses, je dois l'apprendre parce que ma mère m'y oblige. Mais ce que je veux vraiment faire, c'est réparer les voitures et les tracteurs, parce que j'aime ça, parce que c'est cool et parce que ma mère trouve ça affreux.

Piotr était un mécanicien et un prof génial. Les week-ends et pendant les vacances, il m'a appris à démonter et remonter le moteur d'une coccinelle, à redresser l'essieu tordu d'un camion Mercedes LP 808, modèle 74, et à quoi faire attention en installant le carburateur dans un tracteur Deutz, type D 5206, modèle 79.

Quand Piotr est retourné en Pologne, parce que son père était malade, j'étais déjà un assez bon mécanicien mais un apprenti jardinier médiocre. Cela dit, je pense que je réussirai malgré tout l'examen final l'année prochaine, même si c'est de justesse. De toute façon, je ne travaillerai pas comme jardinier. Je veux aller à Berlin, Hambourg ou éventuellement Rostock ou Leipzig réparer des voitures

dans un grand atelier. Et je veux remettre à flot mon bus VW et partir en Afrique.

Je finis d'installer la courroie du ventilateur quand Maslow pénètre dans l'atelier. Quand on ne connaît pas Maslow et qu'on le voit pour la première fois, on se demande à qui on a affaire. Il a plus ou moins la cinquantaine et doit mesurer un mètre soixante-quinze. Il a quelques kilos en trop, mais qu'on remarque à peine parce qu'ils sont bien répartis. Il est chauve, et les quelques cheveux grisonnants qui lui restent sont attachés en une queue de cheval. Bien qu'il passe le plus clair de son temps dans ce garage sale, il porte des chemises et des costumes blancs. En été, ses pieds sont chaussés de mocassins de toile claire, l'hiver de bottes de cowboy en alligator. Ça lui donne un look pas sérieux, un peu louche. Il pourrait même faire un peu peur parfois, comme s'il faisait partie de la mafia.

Les apparences sont trompeuses, Maslow est le mec le plus gentil qui existe. Il est amical, généreux, serviable et n'a absolument rien de vaniteux, comme on pourrait l'imaginer à première vue. La seule chose qui m'irrite chez lui, c'est son entêtement. Quand Maslow a quelque chose dans la tête, rien ne l'arrête. Il ne parle plus que de ça, même si on n'en a rien à cirer, sachant déjà que c'est un projet foireux, une de ces idées folles qui ne donneront jamais rien.

Maslow est né à Wingroden. Après lui, plus aucun enfant n'est venu au monde dans ce bled. Ses parents possédaient l'épicerie et une maison. En ce temps-là il y avait encore la

soufflerie de verre et l'école primaire à Lohenfelde où tous les enfants de l'usine, une douzaine de gosses, se rendaient en bus. Les verres de Wingroden étaient célèbres, Elizabeth Taylor et Liza Minelli étaient des clientes. En ce temps-là Maslow était golfeur professionnel et propriétaire d'un hôtel en Floride où il a gagné beaucoup d'argent. Quand ses parents ont décidé de laisser l'épicerie pour s'en aller comme la plupart des gens du coin, il a quitté l'Amérique et repris le magasin. Peu à peu, il a acheté la station-service, le Cheval Blanc, la maison d'Anna et un terrain. Je ne sais pas s'il est toujours riche. En tout cas il est obsédé par l'idée de faire de ce trou un endroit prospère.

— Hello, Ben ! crie Maslow.

Il vient vers moi, enlève ses lunettes de soleil, me fait un grand sourire et m'envoie une bourrade.

— Tu es là depuis longtemps ? Comment ça va ?

On se voit quasiment tous les jours, pourtant Maslow fait chaque fois tout un foin, comme s'il ne m'avait pas vu depuis une éternité.

Je m'essuie les mains sur un chiffon.

— Bien, dis-je.

Je réponds toujours ça, même quand je ne vais pas si bien que ça. Quand mon père me manque, par exemple, ou quand je suis en colère contre ma mère ou énervé par Karl. Dire que tout va bien permet d'économiser beaucoup de mots inutiles. Je n'aime pas trop parler. Je pense qu'en général on discute beaucoup trop.

— J'aime entendre ça, dit Maslow dont l'activité favorite est le bavardage. Ce sont les bonnes pièces ? Tu y arrives ?

Je hoche la tête.

— Tout colle.

— Très bien. Fantastique.

Puis il se tourne vers Karl.

— Oh, mais qui est là ? lance-t-il en tendant les bras et jouant la surprise, comme si Karl était un vieil ami revenu inopinément d'un tour du monde de sept ans.

— Toujours aussi appliqué ! Tu es bien occupé, on dirait ?

— Pas beaucoup de bleu, répond Karl très sérieusement en continuant à feuilleter le magazine.

Maslow rit comme d'une bonne plaisanterie et glisse ses lunettes de soleil dans une poche de sa veste.

— Fait plutôt chaud aujourd'hui, dit-il en passant un mouchoir immaculé sur son front en sueur. Vous avez soif ? Vous voulez boire quelque chose ?

Je ne réponds pas, parce que Maslow est déjà parti en courant chercher deux bières et un soda au magasin. C'est toujours comme ça avec lui. Il pose les questions mais n'écoute pas les réponses.

Un quart d'heure plus tard Maslow est assis sur le canapé à côté de Karl. L'un continue à déchirer ses bouts de papier, l'autre feuillette un livre. Je serre la dernière vis sur le couvercle de l'alternateur puis vais chercher la clé du tracteur d'Otto qui pend toute seule au tableau.

— Tu sais ce que c'est, un *Dermatobia hominis* ?

— Non, dis-je en prenant la clé.

Maslow se lève, le livre ouvert dans ses mains.

— L’asticot des bovins. Il s’enfonce dans ta peau. Seul son cul dépasse. C’est par là qu’il respire.

— Hé mec ! dis-je, énervé. Pourquoi tu me racontes tout le temps ce genre de merde ?

Je grimpe sur le siège du conducteur et mets le contact.

— Ce n’est pas de la merde ! Tu veux aller en Afrique, non ? Alors il faut que tu saches ce qui t’attend !

Je ne dis rien, débraie, tourne la clé et donne un peu de gaz. L’allumage réagit, la courroie du ventilateur tient, le carburateur semble bien réglé. Pourtant le moteur ne démarre pas. Je tire un peu le starter et essaye à nouveau. Le moteur se met presque en marche, change d’avis et s’arrête avec un hoquet. A la troisième tentative j’appuie à fond sur la pédale de gaz, le colosse sous le capot tremble et s’agite, et le pot d’échappement au-dessus de moi laisse échapper un nuage noir. Les cylindres ébranlent tout le véhicule, le siège vibre. Doucement je donne deux ou trois fois des gaz jusqu’à ce que le moteur ronronne régulièrement. Après une minute, je coupe le contact et descends.

— Rodnius prolixus ! crie Maslow. Ça te dit quelque chose ?
Je remets la clé à sa place.

— Un insecte assassin. Maslow pose le livre sur la table et vient vers moi, une bière dans chaque main. Il te tombe sur la tête et te suce. Quand il s’est gorgé, il chie sur la plaie. Au plus tard vingt ans après, tu meurs d’une crise cardiaque ou d’un anévrisme.

Il me tend une bouteille.

— Et alors ? dis-je. Ici, je vais mourir d’ennui. Et pas dans vingt ans !

Je prends la bière et sors à l’air frais.

Maslow me suit.

— Arrête ! Ce n’est pas si moche que ça, ici !

Je m’assieds sur une chaise pliante à l’ombre du mur et prends une gorgée de bière. En fait, c’est un peu tôt pour en boire, mais j’ai réparé le tracteur et il n’y a rien d’autre à faire. Et puis j’ai soif. Je bois de la bière depuis que j’ai quinze ans. Que de la bière, pas d’alcool fort. Piotr buvait tous les soirs deux ou trois cognacs, puis de la Slibovitz et de la Zubrowka. C’était son remède contre le mal du pays. Après un verre, il était enjoué et bavard. Après le deuxième, il se taisait, et après le troisième il était si triste qu’il se mettait à chanter des chansons polonaises.

Maslow s’assied à côté de moi.

— Tu verras, les choses vont changer. Très bientôt.

Je bois ma bière. Depuis que je vis ici, je l’entends dire ça. Mais rien ne change. C’est toujours le désert. La seule chose qui change, c’est que le bled se dégrade un peu plus chaque année. Les routes ont des nids-de-poule, les façades s’effritent, les jardins tombent en friche. Sans parler des gens...

— J’ai un plan, dit Maslow. Quelque chose de complètement nouveau. Un truc énorme, Ben. Wingroden va devenir célèbre. Dans le monde entier.

— Super. Et où vas-tu trouver l’argent cette fois ?

— Je n'ai pas besoin d'argent.

Il repousse son chapeau en arrière et me sourit.

— Pas d'argent ?

— Oui, bon, en tout cas pas grand-chose. Je prends les coûts de démarrage du projet à ma charge.

Je renverse la tête en arrière et vide la bouteille. Je me lève. Je ne veux pas laisser Karl seul trop longtemps.

— Ça ne t'intéresse pas de savoir ce que c'est ? demande Maslow en se levant aussi.

— Tu sais, tes projets...

Je cligne des yeux dans le soleil qui se rapproche des collines plates à l'horizon. La chaleur de l'après-midi diminue lentement, la lumière devient tolérable.

— ... c'est comme moi et l'Afrique. Ça ne donnera rien.

— Bullshit ! dit Maslow. Bien sûr que ça donnera quelque chose ! Il me lance un petit coup de poing dans la poitrine. Tu verras, mon plan va marcher, et le tien aussi !

— D'accord. Préviens-moi quand ton projet aura démarré.

Je retourne dans l'atelier où il fait bon frais. Karl est assis sur le canapé et continue à chercher du bleu dans son magazine. Le paquet de chips à côté de lui est vide, la bouteille presque pleine.

— C'est déjà fait, dit Maslow qui est entré derrière moi. La nuit dernière, c'était la phase une.

Je vais vers Karl.

— Tout va bien ?

Il me regarde, sourit et hoche la tête.

— Tu dois boire, dis-je en lui tendant la bouteille.

Mme Wernicke m'a expressément recommandé de veiller à ce qu'il boive suffisamment. J'ai appris que les vieux se déshydratent facilement, qu'ils se dessèchent à l'intérieur. Surtout quand ils viennent d'avaler un paquet de chips au paprika.

— Merci, dit Karl en prenant une gorgée, une deuxième, puis une troisième.

— Et encore une fois la même chose.

Il obéit et boit jusqu'à la dernière goutte.

— Très bien.

Je reprends la bouteille et la pose sur la table.

— Vous passez ce soir au Cheval Blanc ? demande Maslow.

Il est assis à son bureau et griffonne sur une feuille de papier.

— Je ne sais pas encore.

— Si tout va bien, le projet entrera en phase deux ce soir.

Maslow tamponne le papier avant d'apposer sa signature impressionnante.

— Tu ne devrais pas manquer ça.

— Et c'est quoi, la phase deux ?

— Tu auras la réponse ce soir.

Maslow sourit. Maintenant il ressemble au voleur d'un des films policiers que je regardais à la télé avec Karl, quand sa caboche était encore en état de marche.